

Un Belge à Rio

À 51 ans, cet employé de la SNCB a toujours aimé le spectacle. Il nous livre ses aventures et ses plus belles émotions.

Quand avez-vous découvert Rio et ses fastes ?

J'y vais depuis 1992. Cette fête est synonyme de grandes rencontres. Là-bas, mes amis m'en ont fait connaître les lois, les préparatifs, les hiérarchies, ... Je suis devenu incollable ! Beaucoup d'énergie est nécessaire pour préparer le carnaval et y participer. Il faut aussi un bon grain de folie. J'y suis tellement

«Les beuveries, quel dommage !»

attaché que si on m'interdisait d'être l'un des «destaques» de Rio (éminente figure de la fête, ndlr) ou si je ne pouvais m'y rendre, j'en serais très affecté. Ce serait comme si l'on me coupait un bras.

Quelle est votre définition du carnaval ?

C'est avant tout un spectacle. On en trouve de très beaux partout, même en Belgique, notamment à Herve et à Stavelot, où il y a des choré-

graphies et une vraie recherche créative pour les chars. Comme en région flamande, on y développe un bel esprit de compétition et un réel respect pour la fête.

Vous avez vu des parades dans le monde entier. Sont-elles comparables à celle de Rio ?

À Nice, les gens viennent nombreux. Mais quelques heures après la fête, les balayuses arrivent, participants et public s'en vont, on ne joue pas les prolongations. Dommage. À Venise, c'est très statique et dispersé. Il faut chercher, ça et là, les personnes costumées. On n'entend que les flashes des visiteurs qui les photographient. À Santa Cruz de Ténérife, par contre, c'est un véritable Rio miniature. Hélas, on connaît peu son défilé.

«Une aide psychologique»

Que pensez-vous des réjouissances organisées en Belgique ?

Je suis souvent déçu par le non-respect des spectateurs. Certes, l'ambiance est festive, mais on pense principalement à la boisson. À La Calamine, il n'y a plus que de la techno et des jeunes avec des bouteilles à la main. Si l'on cherche juste cela, autant aller en discothèque. Le public ne se déplace pas pour voir de la laideur ou des buveurs. Il y aurait tout de même moyen de monter de beaux chars et de faire la fête «proprement»...

En Europe, les gens savent-ils encore s'amuser ?

Il y a des villes qui n'ont plus de carnaval, comme Paris, dont les splendeurs festives se sont déplacées et implantées à Rio. Chez nous, l'envie est là, mais on s'amuse différemment. Pour qu'une fête soit réussie, il faut de la motivation. À Rio, le carnaval est un important concours avec 4.200 participants qui jouent pour la gagne ! Chacun veut se surpasser. Au Brésil, le carnaval est un don de soi, on s'y présente sous son meilleur jour.

Qui participe au carnaval de Rio ?

Dans la foule, figurent aussi bien les habitants des favelas que des nantis. Il n'y a plus de clivages sociaux. Lors de la fête, chacun devient beau et riche, se départit de ses problèmes

Le carnaval de Rio est une grande communion, les clivages sociaux disparaissent



«Au Brésil, le carnaval est un don de soi, on s'y présente sous son meilleur jour», explique Alain Taillard

pour sa passion. Chez nous, on ne verra jamais ça ! On tient son rang, on ne se mélange pas. À Rio, c'est une grande communion. Quelle belle richesse humaine !

Le carnaval serait-il une philosophie de vie ?

À Rio, oui. Ici, non. Nous commençons les préparatifs seulement trois semaines avant. Au Brésil, c'est un état d'esprit. Le carnaval, associé à la danse, telle la samba, peut être une aide psychologique et améliorer le bien-être. Ça tient les gens en vie, ils pensent positif !

Entretien : Carol THILL



À lire, voir

- «L'homme du carnaval de Rio», A. Taillard, R. Lemaire, 19 € (éd. Luc Pire).
- Le site d'Alain Taillard : www.rio-carnaval.be

Photos : Bernard Lovens

